

CHAPITRE II

DANS LE VENTRE
DU POISSON



Le livre de Jonas.

Ancien testament – Traduction de Louis Segond.

De la désobéissance à l'action de grâce. Récit des trois jours passés dans le ventre du poisson pour renouer avec le salut.

Si Jonas figure au rang des prophètes mineurs de l'Ancien Testament, son histoire tient une place capitale dans la littérature religieuse ultérieure, tant midrashique, que chrétienne et islamique. Jésus confronté à une foule avide de miracles et se reconnaissant dans la figure du prophète, s'entendra dire : "Il ne lui sera donné d'autre miracle que celui de Jonas. Car de même qu'il fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre." Dans le Coran, la sourate n° 21 (Al- Anbiyâ, verset 88), dit de lui : "Nous l'exauçâmes et le sauvâmes de son angoisse. Et c'est ainsi que Nous sauvons les croyants." C'est dire l'importance de ce thème dans l'Antiquité : Héraclès, Jason et Janus (dont les noms ne diffèrent de celui de Jonas que par une simple permutation de sons), sont réputés avoir vécu semblable aventure. Certains commentateurs ont avancé que les trois jours pendant lesquels le héros est englouti correspondent aux trois jours où le soleil atteint son point le plus bas dans le ciel (solstice). Le raccourcissement des jours et la fin des récoltes symbolisent le processus de mort chez les anciens : ainsi, autour du 25 décembre la mort du soleil était-elle entièrement achevée. À ce stade une chose curieuse se produit : le soleil semble cesser de se déplacer (solstitium, lat. de sol, "soleil" et sistere, "s'arrêter, retenir"), et ceci est perceptible pendant 3 jours environ.

La parole de l'Éternel fut adressée à Jonas, fils d'Amitthai, en ces mots :

— Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie contre elle ! Car sa méchanceté est montée jusqu'à moi.

Et Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel.

Il descendit à Japho, et il trouva un navire qui allait à Tarsis ; il paya le prix du transport, et s'embarqua pour aller avec les passagers à Tarsis, loin de la face de l'Éternel.

Mais l'Éternel fit souffler sur la mer un vent impétueux, et il s'éleva sur la mer une grande tempête. Le navire menaçait de faire naufrage. Les marins eurent peur, ils implorèrent chacun leur dieu, et ils jetèrent dans la mer les objets qui étaient sur le navire, afin de le rendre plus léger. Jonas descendit au fond du navire, se coucha, et s'endormit profondément.

Le pilote s'approcha de lui, et lui dit :

— Pourquoi dors-tu ? Lève-toi, invoque ton Dieu ! Peut-être voudra-t-il penser à nous, et nous ne périrons pas.

Et ils se dirent l'un à l'autre : — Venez, et tirons au sort, pour savoir qui nous attire ce malheur. Ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Jonas.

Alors ils lui dirent :

— Dis-nous qui nous attire ce malheur. Quelles sont tes affaires, et d'où viens-tu ? Quel est ton pays, et de quel peuple es-tu ?

Il leur répondit :

— Je suis Hébreu, et je crains l'Éternel, le Dieu des Cieux, qui a fait la mer et la terre.

Ces hommes eurent une grande frayeur, et ils lui dirent :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Car ces hommes savaient qu'il fuyait loin de la face de l'Éternel, parce qu'il le leur avait déclaré. Ils lui dirent :

— Que te ferons-nous, pour que la mer se calme envers nous ? Car la mer était de plus en plus orageuse.

Il leur répondit :

— Prenez-moi, et jetez-moi dans la mer, et la mer se calmera envers vous ; car je sais que c'est moi qui attire sur vous cette grande tempête.

Ces hommes ramaient pour gagner la terre, mais ils ne le purent, parce que la mer s'agitait toujours plus contre eux.

Alors ils invoquèrent l'Éternel, et dirent :

— Ô Éternel, ne nous fais pas périr à cause de la vie de cet homme, et ne nous charge pas du sang innocent ! Car toi, Éternel, tu fais ce que tu veux.

Puis ils prirent Jonas, et le jetèrent dans la mer. Et la fureur de la mer s'apaisa. Ces hommes furent saisis d'une grande crainte de l'Éternel, et ils offrirent un sacrifice à l'Éternel, et firent des vœux.

L'Éternel fit venir un grand poisson pour englotir Jonas, et Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits.

Jonas, dans le ventre du poisson, pria l'Éternel, son Dieu.

Il dit : Dans ma détresse, j'ai invoqué l'Éternel, et il m'a exaucé ;
Du sein du séjour des morts j'ai crié,
Et tu as entendu ma voix.
Tu m'as jeté dans l'abîme, dans le cœur de la mer,
Et les courants d'eau m'ont environné ;
Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi.
Je disais : Je suis chassé loin de ton regard !
Mais je verrai encore ton saint temple.
Les eaux m'ont couvert jusqu'à m'ôter la vie,
L'abîme m'a enveloppé, les roseaux ont entouré ma tête.
Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes,
Les barres de la terre m'enfermaient pour toujours ;
Mais tu m'as fait remonter vivant de la fosse,
Éternel, mon Dieu !

Quand mon âme était abattue au dedans de moi,
Je me suis souvenu de l'Éternel,
Et ma prière est parvenue jusqu'à toi,
Dans ton saint temple.
Ceux qui s'attachent à de vaines idoles
Éloignent d'eux la miséricorde.
Pour moi, je t'offrirai des sacrifices avec un cri
D'actions de grâces,
J'accomplirai les vœux que j'ai faits :
Le Salut vient de l'Éternel.

L'Éternel parla au poisson, et le poisson vomit Jonas sur la terre.

Minapa le pêcheur – Légende de l'Inde.

Vertu et dévotion chantées par Minapa le pêcheur, tout droit sorti du ventre du poisson où il reçut instruction et sagesse.

Le monstre marin figure ici l'accès de la Caverne, cette Bouche d'ombre, où l'initié sera dévoré pour ressortir, transformé, renouvelé. C'est la structure même des initiations héroïques : le "*descensus ad inferos*" ou catabase (du grec ancien "action de descendre"), motif récurrent des épopées traitant de la descente du héros dans le monde souterrain des Enfers. Descendre vivant dans les profondeurs aqueuses, c'est accéder à l'au-delà ; c'est l'épreuve qualificative la plus décisive de la formation du héros épique, mais aussi de l'initiation. Cela revient à pénétrer dans le ventre maternel, pour y opérer une régression à l'état pré-formel. Les images et les symboles de la mort rituelle sont, en effet, solidaires d'une embryologie : ils indiquent qu'une nouvelle vie est en train de se préparer. Le retour dans la matrice, au stade fœtal, nécessite une mort symbolique, car l'initié doit renaître à lui-même. "*Le regressus ad uterum*, nous dit Mircea Eliade, est opéré dans le but de faire naître le récipiendaire à un nouveau mode d'être ou de le régénérer. Le retour à l'origine prépare une nouvelle naissance, mais celle-ci ne répète pas la première, la naissance physique. Il y a proprement renaissance mystique, d'ordre spirituel, autrement dit accès à un mode nouveau d'existence."

C'est sur le rivage de la baie du Bengale, à quelque distance de Kâmarupâ, que chaque jour Minapa avait coutume d'attraper du poisson et de le vendre au marché avec ses compagnons de pêche. Son guru était Mahâdeva (Shiva) qui avait cultivé longtemps les pouvoirs magiques.

Un jour que Minapa jetait sa ligne de coton et son hameçon garni de viande, il accrocha un poisson de proportions colossales. Alors qu'il se débattait avec frénésie, le monstre précipita Minapa dans l'océan et l'avalâ tout entier ; mais puisque ses jours, prédestinés de longue date par son karma antérieur, n'étaient pas encore venus à leur terme, il survécut tant bien que mal dans le ventre de l'animal.

Pendant ce temps, il advint que l'épouse de son guru, qui avait pour nom Umâdevî (Parvatî, la parèdre de Shiva), pria ce dernier de l'instruire sur le sens véritable du Dharma. Mais, à l'idée que son enseignement définitif, le plus secret et le plus profond, puisse être surpris par des oreilles indiscreètes, Mahâdeva conçut une vive inquiétude. Aussi, lui répondit-il que seulement au fond de l'océan, dissimulé aux yeux du monde dans un abri inaccessible, serait-il disposé à lui révéler toute l'étendue de son savoir. Umâdevi fit alors construire sous les flots un palais extraordinaire. Mahâdeva, prenant résidence dans ses appartements, y commença alors son instruction sans délai.

Or, il arriva que le grand poisson dans le ventre duquel Mînapa se trouvait prisonnier, vint à se reposer dans les profondeurs, non loin de leur retraite. C'est ainsi qu'il fut en mesure d'écouter subrepticement l'enseignement destiné à la seule Umâdevi. Parfois, lorsque la déesse s'assoupissait et que son instructeur l'interrogeait, c'est Mînapa qui répondait à sa place, car, impatient qu'il était d'entendre la suite, il vivait dans la crainte de voir s'interrompre l'enseignement. Un jour que Mahâdeva venait de terminer sa leçon, Umâdevi s'éveilla de son sommeil :

— Veuillez poursuivre, dit-t-elle.

— Mais je viens de conclure à l'instant ! répondit Mahadeva.

— Je me serais bientôt endormie, avoua-t-elle.

Mahâdeva prit un ton soupçonneux pour répondre :

— Qui donc, alors, a bien pu répondre à votre place ?

— Je n'ai point dit mot, car, pour moi, je sommeillais, affirma Umâdevi, à présent fort contristée. Mahâdeva, perplexe, tenait à découvrir la raison de ce mystère. Bientôt, il aperçut le poisson géant tapi parmi les coraux et, à l'aide de ses pouvoirs magiques, il découvrit la présence de Mînapa qui étudiait à l'intérieur. "Il est certain que cet homme est à présent mon disciple", pensa-t-il. "Il doit maintenant prononcer ses vœux de moine..." C'est ainsi que Mînapa reçut l'ordination dans le ventre du poisson.

Bien des années plus tard, un pêcheur attrapa à son tour le poisson. À cause de son poids considérable, il pensa qu'il devait y avoir, caché dans ses entrailles, un trésor d'or ou d'argent. Sans attendre, il éventra l'animal d'où aussitôt sortit Mînapa.

— Qui êtes-vous ? bégaya le pêcheur, frappé d'épouvante.

Mînapa se mit à lui raconter son histoire et, quand la foule qui s'était assemblée toujours plus nombreuse pour écouter cet étrange récit, entendit prononcer le nom du roi qui régnait à l'époque où il avait disparu, on calcula qu'il avait séjourné pas moins de douze années dans le ventre de l'animal. Alors tous se prosternèrent, déposant des offrandes à ses pieds et ils le nommèrent Mînapa (le poisson-siddha^{*}). Bondissant de joie en dansant sur une grosse pierre, Mînapa y laissa l'empreinte de son pied gauche qui s'inscrivit à la surface du rocher comme s'il n'était que d'argile. Il chanta alors cet hymne, en

guise d'explication, à une assistance médusée :

“Une bonne fortune advenue d'un passé vertueux
et une dévotion sincère pour l'étude de la Vérité
se traduisent aujourd'hui
en ces pouvoirs étonnants.
Quel joyau précieux que l'Esprit ! ”

Dès lors, Mînapa se dévoua pour les autres pendant cinq cents ans. On le connût également sous les noms de Vajrapâda et d'Acinpata. Dans un premier temps, il acquit des pouvoirs magiques et ensuite, ayant progressé sur la voie, il s'éleva, en corps et en esprit, au Paradis des Dâkinis.

* Siddha est un terme sanskrit qui signifie “accompli, réalisé, obtenu ou parfait.” Selon la philosophie indienne et plus particulièrement le Yoga, le Siddha est celui qui a atteint le but suprême ou la perfection et qui est doué de pouvoirs surnaturels ou merveilleux (Siddhi).

Vingt-sept ans à l'intérieur de la Baleine.

Histoire véritable - Lucien de Samosate (II^{ème} siècle ap. J.-C.).

Traduit par Eugène Talbot.

Le monde vu des entrailles de la baleine.

Le titre de l'ouvrage d'où provient l'extrait suivant, *Histoire véritable*, est une provocation. Dès les premières pages, Lucien de Samosate (historien et rhéteur syrien, II^{ème} siècle après J.-C.) prévient le lecteur qu'il va raconter un voyage qu'il n'a jamais fait, et auquel il importe de n'accorder aucune créance. Dans une suite de péripéties plus fantaisistes les unes que les autres, Lucien s'y met en scène, voyageant au-delà des frontières du monde connu. Il y rencontre tout un bestiaire fabuleux, séjourne un moment dans l'île des Bienheureux, et jusque dans la Lune. En fonction des aventures drolatiques qui ponctuent son récit, l'auteur s'amuse à parodier les plus célèbres historiens de l'Antiquité tels Homère, Ctésias, Iambule, etc... Lucien les brocarde pour avoir présenté comme véridiques des récits invraisemblables. Il les compare à Ulysse, un expert en mensonges, puisque ses voyages dans l'Odyssée ne sont, selon lui, que des inventions destinées à exploiter la crédulité du public. Imperméable à la dimension symbolique et allégorique des textes anciens pour s'en tenir à leur stricte littéralité, n'est-il pas curieux de noter que, dans son entreprise de démolition, Lucien sollicite, apparemment sans s'en apercevoir, le plus ancien thème et parmi les plus signifiants de la mythologie universelle : celui du “Voyage nocturne en mer”, dont C.G. Jung écrira qu'il figure “un voyage vers la terre des âmes, quelque part au-delà de ce monde, au-delà de la conscience et, de ce fait, une immersion dans l'inconscient.”

Il y avait deux jours que notre vaisseau voguait paisiblement sur l'Océan, lorsqu'au lever du soleil, nous voyons paraître tout à coup une quantité prodigieuse de monstres marins et de baleines. La plus énorme de toutes était

de la longueur de quinze cents stades. Ce monstre nage vers nous la gueule béante, troublant au loin la mer, faisant voler l'écume de toutes parts, et montrant des dents beaucoup plus grosses que nos phallus, aiguës comme des pieux et blanches comme de l'ivoire. Nous nous disons alors le dernier adieu, nous nous embrassons et nous attendons. La baleine arrive, qui nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Par bonheur elle ne serra pas les dents, ce qui nous eût écrasés, mais le navire put couler à travers les interstices.

À l'intérieur, ce ne sont d'abord que ténèbres, parmi lesquelles nous ne distinguons rien ; mais bientôt, le monstre ayant ouvert la gueule, nous apercevons une vaste cavité, si large et si profonde qu'on aurait pu y loger une ville et dix mille hommes. Au milieu, on voyait un amas de petits poissons, des débris d'animaux, des voiles et des ancres de navires, des ossements d'hommes, des ballots, et, plus loin, une terre et des montagnes, formées, sans doute, par le limon que la baleine avalait. Il s'y était produit une forêt avec des arbres de toute espèce ; des légumes y poussaient, et l'on eût dit une campagne en fort bon état. Le circuit de cette terre était de deux cent quarante stades. On y voyait des oiseaux de mer, des mouettes, des alcyons, qui faisaient leurs petits sur les arbres. En ce moment, nous nous mettons à fondre en larmes ; mais enfin je relève le courage de mes compagnons, nous étayons le vaisseau, nous battons le briquet, nous allumons du feu, et nous préparons un repas de tout ce qui nous tombe sous la main : or, il y avait là une grande quantité de poissons de toute espèce, et il nous restait encore de l'eau de l'Étoile du Matin.

Le lendemain, à notre lever, chaque fois que la baleine ouvrait la gueule, nous apercevons ici des montagnes, là le ciel tout seul, souvent même des îles, et nous sentons que l'animal parcourt avec vitesse toute l'étendue de la mer. Nous finissons par nous accoutumer à notre séjour ; et, prenant avec moi sept de mes compagnons, je pénètre dans la forêt, déterminé à en faire une reconnaissance complète. Je n'avais pas fait cinq stades, que je trouve un temple de Neptune, comme l'indiquait l'inscription. Un peu plus loin, je découvre plusieurs tombeaux avec leurs cippes*, et tout près de là une source d'eau limpide. En même temps nous entendons aboyer un chien, et nous voyons de loin s'élever de la fumée. Nous ne doutons pas qu'il n'y ait là quelque habitation.

Nous avançons promptement, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillaient avec ardeur à cultiver un jardin et à diriger l'eau de la source. Ravis et effrayés tout ensemble, nous nous arrêtons : ceux-ci, visiblement animés des mêmes sentiments que nous, n'osent dire un seul mot.

Enfin le vieillard nous dit :

— Qui êtes-vous, étrangers ? Des dieux marins, ou d'infortunés mortels, comme nous ? Des hommes, jadis habitants de la terre, aujourd'hui vivants au milieu de la mer, forcés de nager avec le monstre qui nous renferme, incertains

du sort que nous éprouvons ; il nous semble, en effet, que nous sommes morts, et pourtant nous croyons vivre encore. (...) Étrangers, dit-il, je suis né à Chypre. Parti de ma patrie, avec mon fils, que vous voyez, et plusieurs serviteurs, je faisais voile vers l'Italie, emmenant avec moi sur un grand navire notre cargaison, dont vous avez sans doute vu les débris dans le gosier de la baleine. Jusqu'en vue de la Sicile, notre traversée fut heureuse. Mais assaillis alors d'un vent furieux, nous sommes emportés en trois jours dans l'Océan, où cette baleine nous rencontre, et nous avale, hommes et navire. Tous nos compagnons périssent ; seuls, nous échappons tous les deux au danger. Après avoir donné la sépulture à nos morts, nous élevons un temple à Neptune, et nous commençons à vivre comme nous le faisons, cultivant des légumes dans ce jardin, mangeant des poissons, et des fruits. Cette forêt très étendue, ainsi que tous le voyez, contient des vignes, qui produisent un vin fort agréable ; et vous avez aperçu, sans doute, une source dont l'eau est pleine de limpidité et de fraîcheur. Nous nous faisons un lit de feuillage, nous allumons un grand feu, nous allons à la chasse des oiseaux qui volent autour de nous, et nous pêchons des poissons vivants, en pénétrant dans les branchies du cétacé ; nous y prenons même des bains, lorsque nous le désirons. Par delà, en effet, se trouve un vaste étang salé, qui peut avoir vingt stades de tour, et dans lequel se trouvent des poissons de toute espèce : nous nous amusons à y nager et à naviguer dessus dans une petite barque que j'ai faite moi-même. Voici la vingt-septième année qui s'écoule depuis notre engloutissement. Notre condition, d'ailleurs, serait assez tolérable, si nous n'avions des voisins, des êtres logés près de nous, qui sont de mœurs difficiles, insupportables, barbares, sauvages.

— Eh quoi ! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres êtres que nous ?

— Oui, et en grand nombre, répondit-il, tous inhospitaliers et d'un aspect effroyable. À l'extrémité occidentale de la forêt, vers la queue, sont les Tarichanes : ils ont des yeux d'anguille et un visage d'écrevisse : peuple hardi, belliqueux, et ne vivant que de chair crue.

De l'autre côté, vers la partie droite, sont les Tritonomèdes : ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture ; le reste est d'un bouc. Ils sont moins féroces que les autres.

À gauche se trouvent les Carcinochires et les Thynnocéphales, qui ont fait entre eux alliance et amitié.

Au centre séjournent les Pagourades et les Psettopodes, race batailleuse et rapide à la course. La partie orientale, vers la gueule, est presque entièrement déserte, à cause des inondations de la mer.

Quant à la partie que j'occupe, j'en ai la jouissance, moyennant un tribut annuel de cinq cents huîtres que je paye aux Psettopodes. Voilà l'état du pays. Il faut cependant pourvoir à notre subsistance et aux moyens de nous défendre contre tous ces habitants.

— Quel en est le nombre ? lui dis-je.

- Ils sont plus de mille.
- Et quelles sont leurs armes ?
- Rien que des arêtes de poisson.

* Un cippe est un monument funéraire sous la forme d'un pilier bas qui signalait l'emplacement d'une tombe.

Laili et Majnun — Conte arabe dans sa version indienne.

Raconté par Joseph Jacobs (1854 - 1916).

Annonce de l'ange et voyage en poisson. Où comment la course du temps fut abolie pour que l'amour promis se réalise.

L'histoire de Majnun et Laili (ou Leila en arabe) est très ancienne. Elle trouve ses racines dans la Perse et à Babylone, tout comme Roméo et Juliette, qui s'appelaient en leur temps Pyrame et Thisbé. Les Bédouins la firent leur et la propagèrent au fil de leurs voyages et conquêtes. Au Moyen-Orient, en Asie centrale, chez les Arabes, les Turcs et les Afghans elle est l'histoire d'amour la plus populaire. Malgré ses multiples variations et les divergences inhérentes aux reprises, le récit conserve les traits essentiels de l'histoire d'amour impossible - et dès lors tragique - entre deux jeunes amants que les normes sociales et les circonstances familiales empêchent de connaître une union heureuse. Mais ces amants séparés figurent en réalité une profonde allégorie spirituelle : non un banal drame amoureux, mais une parabole pour désigner l'élan mystique de l'homme vers Dieu.

Il était une fois un roi qu'on appelait le roi Dantal, qui possédait des roupies en abondance, ainsi qu'un grand nombre de soldats et de chevaux. Il avait également un fils unique, appelé prince Majnun, un garçon superbe dont les dents étaient blanches, les lèvres rouges, les yeux bleus, les joues rouges, les cheveux roux et la peau blanche. Ce garçon avait pour ami Husain Mahamat, le fils du Wazir, avec lequel il jouait dans les jardins du roi, remplis de fleurs, d'arbres et de fruits délicieux. Ils avaient coutume d'y apporter leurs petits couteaux et de découper les fruits pour les manger. Le roi Dantal leur désigna un précepteur afin de leur enseigner à lire et à écrire.

Un jour, alors qu'ils étaient devenus de beaux jeunes gens, le prince Majnun dit à son père : — Husain Mahamat et moi, nous voudrions aller chasser. Son père y consentit, et ils préparèrent leurs chevaux et tout ce dont ils avaient besoin. Tout en chassant, ils se rendirent au pays de Phalana, mais ils ne trouvèrent en chemin que des chacals et des oiseaux.

Le Raja du pays de Phalana s'appelait Munsuk, et il avait une fille nommée Laili. Ses yeux étaient bruns et ses cheveux noirs, et elle était très belle. Une nuit, peu de temps avant que prince Majnun ne parvienne au royaume de son père, alors qu'elle dormait, Khuda* lui envoya un ange sous l'apparence d'un

homme, qui lui annonça qu'elle devait épouser le prince Majnun et personne d'autre. À peine Laili fut-elle réveillée qu'elle raconta à son père la visite de l'ange durant son sommeil, mais il n'y prêta aucune attention.

À partir de cet instant, elle se mit à répéter, "Majnun, Majnun, je veux Majnun" toute la journée, et ne voulut plus rien dire d'autre. Même lorsqu'elle était assise à manger, elle n'arrêtait pas de dire, "Majnun, Majnun, je veux Majnun". Son père en conçut de l'irritation : — Qui est ce Majnun ? Qui a jamais entendu parler de ce Majnun ? disait-il. — C'est l'homme que je dois épouser, déclara Laili. Khuda m'a ordonné de n'épouser personne hormis Majnun. Elle était devenue à moitié folle.

Pendant ce temps, Majnun et Husain Mahamat vinrent chasser dans le pays de Phalana, et alors qu'ils se trouvaient dans les environs, Laili sortit du palais avec son cheval pour se promener, et s'avança à leur rencontre.

Pendant tout le trajet, elle ne cessait de dire "Majnun, Majnun, je veux Majnun." Le prince l'entendit et se retourna.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

À ce moment Laili le vit, et lorsqu'elle l'aperçut, elle tomba éperdument amoureuse de lui, et se dit : — Je suis certaine que ce prince est celui avec lequel Khuda a dit que je devais me marier. Elle rentra chez son père et lui dit : — Père, je veux épouser le prince Majnun qui est venu dans votre royaume. — Très bien, vous l'aurez pour mari, déclara Munsuk Raja.

Nous l'approcherons dès demain matin. Laili y consentit malgré son impatience qui était bien vive.

Mais, ainsi que le destin en avait décidé, le prince quitta le royaume cette nuit-là, et quand Laili entendit rapporter qu'il avait disparu, elle devint tout à fait folle. Elle ne voulut plus écouter un seul mot, ni de son père, ni de sa mère, ou de ses serviteurs, et s'enfonça dans la jungle, où elle erra de jungle en jungle, jusqu'à ce qu'elle se trouvât fort éloignée de son pays.

Toute la journée elle répétait :

— "Majnun, Majnun, je veux Majnun" et elle erra ainsi pendant douze ans. Au bout de douze ans, elle croisa un fakir, que dissimulait en vérité un ange. Il lui demanda :

— Pourquoi répétez-vous toujours Majnun, Majnun, je veux Majnun ?

Elle répondit :

— Je suis la fille du roi de Phalana, et je dois retrouver le prince Majnun ; je vous prie, indiquez-moi dans quelle direction se situe son royaume.

— Vous n'y arriverez jamais, déclara le fakir, car il est très loin d'ici, et il faut franchir de nombreux fleuves pour le rejoindre. Mais Laili répondit qu'elle ne se souciait pas des distances et qu'elle devait revoir Majnun à tout prix.

— Eh bien, dit le fakir, quand vous approcherez de la rivière Bhagirathi **, vous verrez un gros poisson, un Rohu ; faites en sorte qu'il

vous transporte au pays de Majnun, ou vous ne l'atteindrez jamais.

Elle poursuivit sa route, qui lui sembla interminable, quand enfin elle parvint jusqu'à la rivière Bhagirathi. Elle y trouva le grand poisson appelé Rohu. Comme il baillait à s'en décrocher la mâchoire, elle en profita pour se précipiter à l'intérieur et tomba tout au fond de son estomac.

Tout ce temps elle n'arrêtait pas de dire, "Majnun, Majnun."

Le poisson en fut si grandement alarmé qu'il dévala la rivière aussi vite qu'il le put. Progressivement, comme il se fatiguait, il ralentit sa course, et un corbeau vint se poser sur son dos en coassant.

— Corbeau ! implora le pauvre poisson, viens voir ce qui se trouve dans mon estomac et qui fait un tel raffut !

— Très bien, dit le corbeau, ouvre grand la bouche, et je vais aller voir. Le Rohu ouvrit sa gueule et le corbeau disparut à l'intérieur de son ventre, mais il en ressortit bientôt à toute vitesse.

— Tu as un Rakshas*** dans ton estomac ! déclara le corbeau et il s'envola aussitôt. Cette nouvelle n'était pas de nature à reconforter le pauvre Rohu, et il nagea jusqu'à ce qu'il arrive au pays de Majnun.

Là, il s'arrêta, cependant qu'un chacal descendait à la rivière pour boire.

— Chacal ! s'écria le Rohu, dis-moi ce que j'ai en moi !

— Comment le saurais-je ? demanda le chacal, je ne peux rien voir à moins d'entrer à l'intérieur de ton ventre. Le Rohu ouvrit la bouche, et le chacal sauta au fond de son gosier, mais il en ressortit au plus vite, l'air très effrayé, en disant :

— Il y a un Rakshas dans ton estomac, et si je ne m'enfuis pas rapidement, je crains qu'il ne me dévore !

Et le voici qui s'esquiva à son tour en courant.

À la suite du chacal se présenta un énorme serpent.

— Oh, supplia le poisson, dis-moi ce que j'ai dans mon estomac, cela ne cesse de bouger, et n'arrête pas de dire Majnun, Majnun, je veux Majnun. Le serpent dit :

— Ouvre grand la bouche, et je vais descendre voir ce qu'il en est. Le serpent descendit au fond du poisson ; quand il revint à l'air libre, il lui dit :

— Tu as un Rakshas dans ton estomac, mais si tu me laisses t'ouvrir en deux, il sortira.

— Si tu fais cela, j'en mourrai, dit le Rohu.

— Non, dit le serpent, tu ne mourras pas, car je te donnerai un breuvage qui te guérira. Alors, le poisson donna son accord.

Le serpent se procura un couteau, éventra le Rohu, et Laili en sortit.

Elle était devenue très vieille. Douze ans durant, elle avait erré dans la jungle, et pendant douze ans, elle avait vécu dans le ventre du Rohu : elle n'était plus

belle, et elle avait perdu toutes ses dents. Le serpent la prit sur son dos et la transporta au milieu du pays, et c'est là qu'il la déposa, puis elle erra encore jusqu'à ce qu'elle arrive à la cour, où Majnun régnait sur son trône.

Des hommes entendirent ses pleurs "Majnun, Majnun, je veux Majnun", et ils lui demandèrent ce qu'elle voulait.

— Je veux Majnun, répondit-elle.

Alors ils rentrèrent à l'intérieur du palais et dirent au roi :

— Une vieille femme dehors dit qu'elle ne veut que vous.

— Je ne peux délaissier la salle du trône, dit-il, amenez-la ici que je la voie.

Ils vinrent avec elle et le roi lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je veux vous épouser, répondit Laili.

Il y a vingt-quatre ans vous êtes venu au pays de mon père, le Raja de Phalana, et mon plus cher désir était de vous épouser, mais vous êtes reparti. Puis, je suis devenue folle, et j'ai erré toutes ces années à votre recherche.

Majnun dit : — Cela est bien.

— Priez Khuda, supplia Laili, afin qu'il nous rende à nouveau jeunes, et alors nous serons mariés.

Le prince pria Khuda, et Khuda lui dit : — Touche les vêtements de Laili et ils prendront feu, et quand ils seront en feu, elle et toi, vous redeviendrez jeunes.

Quand il toucha les vêtements de Laili, ils prirent feu, et ils devinrent jeunes à nouveau. Et il y eut de grandes fêtes, et ils se marièrent, et ils voyagèrent dans le pays de Phalana. Les parents de Laili avaient tant pleuré pour leur fille qu'ils en étaient devenus aveugles, et son père répétait continuellement, "Laili, Laili, Laili." Quand elle découvrit ce qu'ils étaient devenus, elle pria Khuda de rétablir leur vue, ce qu'il fit.

Dès que son père et sa mère revirent Laili, ils l'étreignirent et l'embrassèrent, et puis ils recommencèrent les cérémonies du mariage, au milieu de grandes réjouissances. Majnun et Laili restèrent auprès de Munsuk Raja et de son épouse pendant trois ans, puis ils retournèrent auprès du roi Dantal, et vécurent heureux avec lui pour quelques temps.

* Khuda est le mot persan pour "Seigneur" ou "Dieu", anciennement utilisé pour Ahura Mazda, et aujourd'hui pour Allah par les locuteurs persans, ourdou et hindi. Le terme vient à l'origine du moyen-perse honorifique.

** Le Gange.

*** Les rakshas sont des démons de la mythologie hindoue. Ils sont aussi appelés mangeurs d'hommes ("Nri-chakshas", "Kravyads").

Nganaoa et la Baleine.

Légende du lagon d'Aitutaki (archipel des îles Cook).

Racontée par le Révérend William Wyatt Gill (1828 – 1896).

Où un jeune guerrier, affrontant les monstres marins, retrouve ses parents qui avaient disparu dans les profondeurs de l'océan.

Ce conte, dont la filiation avec l'histoire de Pinocchio saute aux yeux, connaîtra une riche postérité dans la littérature populaire et enfantine. On pourra y déceler la fictionnalisation de rites de re-naissance ou de résurrection, par lesquels le novice accède à un nouveau mode d'existence, inaccessible à ceux qui n'ont pas affronté les épreuves initiatiques, qui n'ont donc pas connu la proximité de la mort ni les états qui la symbolisent. Si le poulpe géant avec ses tentacules figure assez volontiers l'expression de la multiplicité des désirs humains, la paire de mâchoires menaçantes de la palourde, et celle de la baleine, sollicitent en revanche un symbolisme assez différent. On notera l'insistance qui est marquée pour ce mouvement en tenaille où le héros se trouve pris entre deux mâchoires, entre deux valves. On connaît dans la mythologie de nombreux motifs de ce genre formant deux termes associés, à la fois opposés et complémentaires que seul le héros, au péril de sa vie, peut franchir : les Symplegades, rochers mouvants du Bosphore qui s'entrechoquaient constamment, écrasant les navigateurs, ou Charybde et Scylla, monstres marins situés de part et d'autre du détroit de Messine. Dans le Rigveda (VI.49.3), de semblables rochers sont assimilés au jour et à la nuit, à la lumière et aux ténèbres. Passer entre ces "rochers", ou ces "mâchoires", c'est passer entre les paires d'opposés, par-delà la polarité et la division qui caractérisent nos catégories mentales.

C'était presque l'aube quand la pirogue fut achevée, et les oiseaux décidèrent de la transporter sur la plage près de la maison de Rata. Pour ce faire, les volatiles, petits et grands, prirent place de chaque côté de la pirogue. Au signal, ils étendirent leurs ailes ; l'une servirait à porter la pirogue, et l'autre à voler. Comme ils enlevaient la pirogue à travers les airs, ils chantèrent la chanson qui suit, chacun avec la modulation qui lui était propre :

*E ara rakau e ! E ara rakau e ! Une voie pour la pirogue !
Une voie pour la pirogue !
E ara inano e ! Un chemin de fleurs parfumées !
E kopukopu te tini o Kupolu,
Toute la famille des oiseaux de Kupolu,
E matakitaki, ka re kep ! Te rend hommage,
Ô Rata, le plus grand de tous les mortels !*

En arrivant à la plage de sable, face à la maison du chef, la pirogue fut soigneusement déposée par les oiseaux, qui disparurent aussitôt dans les profondeurs de la forêt. Réveillé par ce chant insolite, Rata rassembla à la hâte ses outils, avec l'intention de retourner à son emploi ardu dans la vallée. À ce moment, il découvrit la pirogue, magnifiquement assemblée et achevée, couchée devant sa porte. Il devina que c'était l'expression de la gratitude du roi des oiseaux, et il nomma la pirogue : "Taraipo" = construit-dans-la-nuit. Rata l'équipa d'un mât et d'une grande voile et prépara

des aliments et de l'eau pour le voyage, puis appela ses compagnons. Il s'apprêtait à quitter le rivage quand Nganaoa lui demanda la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau magnifique. Mais Rata ne voulut point y consentir. Nganaoa le rusé, dépité de voir la pirogue s'éloigner sans lui, courut chercher une calebasse vide, l'ouvrit, et se serrant dedans du mieux qu'il put, se laissa flotter à la surface de l'océan, de manière à prendre un peu d'avance sur la pirogue. Les marins furent surpris de voir flotter une calebasse apparemment vide, juste devant leur navire, et Rata ordonna à l'un d'eux de se baisser pour l'attraper, comme elle pourrait s'avérer utile pour la suite du voyage. L'homme obéit, mais à son grand étonnement, il la trouva très lourde puisqu'elle contenait effectivement un homme comprimé à l'intérieur.

Une voix sortit de la calebasse :

— Ô Rata, prends-moi à bord de ta pirogue.

— Où veux-tu aller ? demanda le chef.

— Averti par un oracle, dit le pauvre garçon toujours enfermé à l'intérieur, je vais à la terre du Clair de Lune, rechercher mes parents Tairitokerai et Vaiaoroa qui ont disparu.

Rata demanda :

— Que feras-tu pour moi si je te prends à mon bord ?

Nganaoa répondit :

— Je surveillerai la grand voile.

— Je n'ai pas besoin de ton aide pour cela, répliqua Rata. Voici assez d'hommes pour accomplir cette tâche.

Après un instant de réflexion, Nganaoa s'adressa à nouveau à Rata avec une émotion non feinte :

— Laisse-moi monter dans ta pirogue.

— Que feras-tu pour moi si je te prends à mon bord ?

— Je vais écoper l'eau du fond du canot, infatigablement, fut la réponse.

Une nouvelle fois Rata dit :

— Je n'ai pas besoin de ton aide pour cela. Voici assez d'hommes pour accomplir cette tâche.

Une troisième fois, en des termes semblables, Nganaoa supplia la permission de grimper dans la pirogue pour ramer dès que le vent faiblirait ou afin de contrer les courants défavorables. Mais Rata ne voulait toujours rien entendre. Enfin, à la quatrième tentative, le pauvre Nganaoa, à présent bien découragé, réussit contre toute attente à intégrer l'équipage, sur la promesse de détruire les monstres qui infestaient l'océan et qui pourraient se présenter en chemin. Rata considéra sagement qu'il avait complètement oublié de se prémunir contre pareille extrémité, et qu'un homme aussi fertile en expédients que Nganaoa lui serait certainement utile. Il lui fut donc permis de sortir de la calebasse, et de prendre sa place à tête de la pirogue, avec ses armes, afin d'être sur le qui-vive contre les monstres.

Un vent favorable se leva et, rapidement et agréablement, ils filèrent sur l'océan en quête de nouvelles terres. Un beau jour, cependant, Nganaoa s'écria :

— Ô Rata, un ennemi terrible a surgi devant nous !

C'était une palourde de proportions terrifiantes. Elle était grande ouverte, de sorte que les deux valves se trouvaient placées de chaque côté de la pirogue ! D'un moment à l'autre, cette palourde horrible pouvait les écraser tous en refermant soudain sa bouche ! Mais Nganaoa était prêt. Il saisit sa lance et en donna un tel coup, que le monstre, au lieu de les tuer tous, coula au fond de l'océan.

Le danger éloigné, ils poursuivirent agréablement leur voyage. Mais après quelques temps, la voix alarmée de Nganaoa, toujours vigilant, se fit entendre à nouveau : — Ô Rata, un ennemi terrible a surgi des profondeurs !

Il s'agissait d'un poulpe de dimensions extraordinaires. Ses tentacules énormes encerclaient le bâtiment et, dans leur puissante étreinte, menaçaient à présent de le détruire. À cet instant critique, Nganaoa saisit sa lance et, sans crainte aucune, d'un coup terrible, transperça la tête de l'animal qui succomba. Les tentacules lentement se détendirent, et le monstre mort flotta à la surface de l'océan et dériva au loin.

Une fois encore ils poursuivirent leur voyage en sécurité. Mais voici qu'un grand péril les attendait.

Un matin, Nganaoa le courageux, cria :

— Ô Rata, voici venir une grande baleine ! Sa gueule énorme était béante ; la mâchoire inférieure sous le canot, et l'autre au-dessus ! La baleine semblait décidée à les avaler tout vivants. Nganaoa, le pourfendeur de monstres, brisa sa lance en deux morceaux d'égale longueur, et au moment fatidique où la baleine était sur le point de les engloutir, il introduisit habilement les deux moitiés dans la bouche de l'animal, de sorte qu'il lui était devenu impossible de refermer les mâchoires.

Nganaoa prestement sauta à l'intérieur et regarda au fond de son estomac, et voilà qu'étaient assis Tairitokerau, son père, et Vaiaroa, sa mère, depuis longtemps perdus, qui avaient été avalés par ce monstre des profondeurs alors qu'ils pêchaient. L'oracle s'accomplissait ; son voyage était fructueux. Les parents de Nganaoa étaient occupés à fabriquer un filet. Grande fut leur joie de voir leur fils, assurés qu'ils étaient à présent que la délivrance était proche.

Nganaoa résolut, tout en sauvant ses parents, de se venger de la baleine. Il ôta l'une des deux moitiés de lance de sa gueule, car celle qui restait était suffisante pour retenir le monstre de refermer les mâchoires, ce qui aurait eu comme conséquence d'enfermer ses parents, comme lui-même, dans ce tombeau vivant.

Brisant cette moitié de lance en deux nouveaux morceaux, il en fit des bâtons à feu. Il demanda à son père de maintenir fermement celui du bas, tandis qu'il travaillait assidûment avec le bâton du haut, jusqu'à ce qu'enfin le feu prenne. Soufflant sur les flammes, Nganaoa communiqua le feu à

la partie grasse de l'estomac de la baleine. Le monstre, qui se tordait de douleur, chercha au plus vite un soulagement en nageant vers la terre la plus proche, et, comme il se dirigeait vers la plage, père, mère, et fils débarquèrent tranquillement à travers la gueule de la baleine échouée et agonisante.

L'île s'avéra être celle d'*Iti-te-marama*, ou île du Clair de Lune. Le canot de Rata fut hissé sur la plage, et pour un temps, ils vécurent tous agréablement.

Mishe-Nahma, le Roi des Poissons.

Les chants de Hiawatha.

Mythe des Indiens d'Amérique du Nord retranscrit par Henry Wadsworth Longfellow (1807 - 1882).

Délaissant la caverne obscure avec l'aide des mouettes sauvages, le héros renaît à une condition supérieure.

L'extrait qui suit apparaît dans la légende de Hiawatha, l'une des plus répandues parmi les Indiens d'Amérique du Nord, inspirée par un personnage historique qui aurait vécu, selon les versions, entre le XII^{ème} et le XVI^{ème} siècle. Disciple du "Grand Pacificateur", prophète et chef spirituel, il aurait fondé avec lui la confédération des Iroquois, et aurait alors reçu le nom de Hadenosaunee, nom par lequel les Iroquois se désignent depuis. Son histoire nous rappelle de surprenante manière les paroles de Jésus rapportées par Thomas dans son évangile (logion 8) : "L'homme est pareil à un sage pêcheur qui a jeté son filet dans la mer. Il l'a remonté de la mer plein de petits poissons au milieu desquels ce sage pêcheur a trouvé un poisson grand et excellent. Il a rejeté tous les petits poissons dans la mer ; sans hésiter il a choisi le grand poisson. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !"

Voguant sur le Lac Supérieur,
Sur la grande-eau scintillante,
Avec sa ligne de pêche en bois de cèdre,
Sa bonne ligne faite d'écorce de cèdre tressée,
Pour attraper Nahma l'esturgeon,
Le grand Mishe-Nahma, le Roi des poissons,
Exultant dans son canot
Seul Hiawatha s'en est allé.

À travers l'eau claire et transparente
Il pouvait voir les poissons nager
Loin en dessous de lui, dans les profondeurs.
Il pouvait voir la perche jaune, le Sahwa,
Comme un rayon de soleil dans l'eau,
Voir le Shawgashee, l'écrevisse,
Qui rampait, telle une araignée,
Sur le sable blanc tout au fond.

À la poupe Hiawatha était assis,
Avec sa ligne de pêche en bois de cèdre ;
La brise du matin agitait sa coiffure de plumes,
Comme elle agite les branches des sapins ;
Sur la proue, la queue fièrement dressée,
Adjidaumo, l'écureuil, était installé,
La brise du matin agitait sa fourrure
Comme elle agite la prairie.

Sur le sable blanc tout au fond
Le monstre Mishe-Nahma était couché, tranquillement
Allongé, le grand esturgeon, le Roi des poissons ;
Grâce à ses branchies, il respirait sous l'eau,
Avec ses nageoires, il s'éventait,
Avec sa queue, il balayait le sable paresseusement.

Là, il résidait dans toute son armure ;
Avec, de chaque côté, un bouclier pour le protéger,
Une carapace sur le front,
Et sur le dos et les épaules,
Des plaques d'os avec des épines saillantes.

Il était peint de ses peintures de guerre :
Rayures de couleur jaune, rouge, et d'azur,
Et des taches brunes et des taches couleur de sable ;
Et il reposait là, tout au fond,
S'éventant avec ses nageoires pourpres,
Alors qu'au-dessus de lui Hiawatha
Faisait voile dans son canot de bouleau,
Avec sa ligne de pêche en bois de cèdre.

— Prends mon appât ! cria Hiawatha
Happe-le vers les profondeurs,
Prends mon appât, Ô Nahma l'esturgeon !
Élève-toi du fond des eaux et
Voyons qui est le plus fort !

Et il laissa tomber sa ligne de cèdre
Dans l'eau claire et transparente,
Et attendit vainement une réponse.
Longuement, il attendit une réponse qui ne vint jamais,
Et de répéter haut et fort :
— Attrape mon appât, Ô Roi des poissons !

Silencieux Nahma l'esturgeon,
S'éventait dans l'eau avec lenteur
Et levant les yeux vers Hiawatha,
Il entendait son appel et sa clameur,
Et tout son tumulte inutile.

Jusqu'au moment où, lassé de ses cris,
Il dit au Kenozha, au brochet Maskenozha :
— Prends l'appât de cet homme grossier,
Et brise la ligne d'Hiawatha !

Dans ses mains, Hiawatha
Sentit une forte secousse et il vit sa ligne se resserrer,
Et se tendre, et comme il la tirait de toute sa force
Le canot de bouleau bascula d'un bout à l'autre,
Comme une bûche plongée dans l'eau,
Avec l'écureuil, Adjidaumo, qui gambadait,
Perché au sommet du canot.

Plein de mépris fut Hiawatha
Quand il vit le poisson s'élever au-dessus de l'eau,
Quand il vit le brochet Maskenozha,
S'approcher toujours plus près de lui,
Il cria à travers l'eau :
— Esa ! Esa ! Honte sur toi !
Tu n'es qu'un brochet, un Kenozha,
Tu n'es pas le poisson que je veux,
Tu n'es pas le Roi des poissons !

Basculant vers les profondeurs
Le brochet coula, plein de confusion,
Et Nahma, le puissant esturgeon,
Dit à Ugudwash, le poisson-soleil
Aux écailles pourpres,
— Prends l'appât de ce grand prétentieux,
Et brise la ligne d'Hiawatha !

S'élevant lentement, mobile et scintillant,
Ugudwash, le poisson-soleil,
Se saisit de la ligne d'Hiawatha,
Et pesa de tout son poids contre elle,
Provoquant dans l'eau un énorme tourbillon,
Emportant le canot de bouleau dans ses remous,

Dans la ronde du tourbillon grondant,
Jusqu'à ce que les vagues concentriques
Atteignent les lointaines plages de sable
Jusqu'à ce que les herbes des marais et les joncs
Hochent la tête sur les berges.

Mais quand Hiawatha vit le poisson-soleil
Remonter lentement de l'eau,
Soulevant son disque resplendissant,
Bruyamment, il cria son mépris :
— Esa ! Esa ! Honte sur toi !
Tu n'es qu'Ugudwash, le poisson-soleil,
Tu n'es pas le poisson que je veux,
Tu n'es pas le Roi des poissons !

Lentement vers les profondeurs, mobile, brillant,
Coula l'Ugudwash, le poisson-soleil,
Et à nouveau Nahma l'esturgeon,
Entendit le cri de Hiawatha,
Entendit son cri de défi,
Tout son tumulte,
Qui résonnait au loin sur la surface de l'eau.
De sa couche de sable blanc au fond du lac.

Nahma se leva avec un mouvement de colère,
Vibrant de chacun de ses nerfs et de chaque fibre de son corps,
Heurtant entre elles ses plaques caparaçonnées,
Luisant de toutes ses peintures de guerre ;
Dans sa colère, il s'élança vers la surface,
Et sauta dans la lumière du jour,
Ouvrit sa gueule énorme, et avala tout ensemble
Hiawatha et son canot de bouleau.

Englouti dans cette caverne ténébreuse
Hiawatha plongea tête baissée,
Comme une bûche dans une rivière noire,
Emportée par les rapides.
Il se trouvait dans une totale obscurité,
Et tâtonnait autour de lui, impuissant et incrédule,
Jusqu'à ce qu'il sentit un puissant battement de cœur,
Résonner dans ces ténèbres.

Et, dans sa colère, Hiawatha le frappa.
Avec son poing, il frappa le cœur de Nahma,

Et il sentit frissonner le puissant Roi des Poissons
À travers chaque nerf et chaque fibre de son corps.
Il entendait le bouillonnement de l'eau autour de lui
Comme le grand poisson bondissait et se débattait,
Frappé au cœur, faiblissant et fatigué.

Puis Hiawatha fit glisser son
Canoë de bouleau en travers,
De peur que, dans la tourmente et la confusion,
Il ne se trouve expulsé de la gueule de Nahma, et ne périsse.
Avec Adjidaumo l'écureuil,
Qui s'agitait et bavardait très gaiement,
Il peina et tira jusqu'à ce que le travail fût terminé.

Alors Hiawatha lui dit,
— Ô écureuil, mon petit ami,
Courageusement tu as travaillé pour m'aider ;
Accepte les remerciements de Hiawatha,
Et le nom que, maintenant, il te donne ;
Désormais et pour toujours,
Les hommes t'appelleront Adjidaumo,
Queue-en-l'air, voilà comment les hommes
T'appelleront !

Mais Nahma l'esturgeon,
Haletait et frémissait encore dans l'eau,
Enfin il rendit l'âme, et flotta vers la terre
Jusqu'à ce qu'il s'échoue sur les cailloux.
Hiawatha, attentif,
L'entendit s'échouer sur la berge,
Se râpant sur les cailloux.
Alors seulement il sut que Nahma, le Roi des poissons,
Gisait là, mort sur la berge.

Puis il entendit un bruit de battement d'ailes assemblées,
Entendit des hurlements pleins de confusion,
Comme des oiseaux de proie furieux.
Une lueur commençait à poindre
Au travers des nervures de Nahma.
Il vit alors les yeux brillants des Kayoshk,
Les mouettes, qui regardaient à travers
L'ouverture qu'elles avaient pratiquée.
Et il les entendit se dire les unes aux autres :
— C'est notre frère, c'est Hiawatha !

Et il leur cria de l'intérieur du poisson,
Cria de joie du fond de la caverne obscure :
— Ô vous les mouettes ! Ô mes frères !
J'ai tué Nahma l'esturgeon ;
Agrandissez un peu vos failles,
Avec vos griffes, creusez encore l'ouverture,
Libérez-moi de cette prison ténébreuse,
Et désormais et pour toujours,
Les hommes parleront de vos exploits,
Vous appelant les Kayoshk, les mouettes,
Oui, les Kayoshk, les Nobles-Gratteurs !

Et les mouettes, sauvages et bruyantes,
S'affairaient de leurs becs et de leurs griffes,
Pour lacérer le poisson et creuser de plus larges ouvertures
Au travers des côtes du puissant Nahma,
Afin de sortir Hiawatha du péril et de la prison,
Du corps de l'esturgeon.
Et de la menace de l'eau,
Ils libérèrent Hiawatha.

Hiawatha se tenait debout près de son wigwam.
Sur le bord du lac il appela sa vieille grand-mère,
Lui fit signe d'approcher,
Désigna Nahma l'esturgeon,
Couché sans vie sur les cailloux,
Et les mouettes qui se nourrissaient de sa chair.

— J'ai tué le Mishe-Nahma !
Tué le Roi des poissons, dit-il.
— Regarde ! Les mouettes sont sur lui,
Oui, mes amies les Kayoshk s'en délectent ;
Ne les chasse pas au loin, grand-mère,
Elles m'ont sauvé d'un grand péril
Alors que j'étais dans le ventre de l'esturgeon.
Attends que leur repas soit terminé,
Que leurs griffes soient saturées du festin,
Qu'elles s'en retournent, au coucher du soleil,
À leurs nids dans les marais ;
Puis ramène tes pots et tes bouilloires,
Et fais-nous de l'huile pour l'hiver.

Et elle patienta jusqu'au coucher du soleil,
Jusqu'à ce que la lune blafarde, le soleil-de-nuit,

S'élève au-dessus de l'eau tranquille,
Jusqu'à ce que les Kayoshk, les mouettes, enfin rassasiées
S'éloignent avec une grande clameur,
À travers l'ardent coucher du soleil et
Retrouvent leur chemin vers les îles lointaines,
Vers leurs nids cachés dans les roseaux.

Et vers le sommeil Hiawatha s'en est allé,
Et la grand-mère à son travail,
Travaillant patiemment au clair de lune,
Jusqu'à ce que le soleil et la lune se substituent l'un à l'autre,
Jusqu'à ce que le ciel vire au rouge avec le lever du soleil,
Et que les Kayoshk, les mouettes affamées,
De retour des îles pleines de roseaux,
Reviennent pour leur banquet du matin.

Trois jours et trois nuits entières se succédèrent ;
La grand-mère et les mouettes
Se partagèrent la chair grasse du Nahma,
Jusqu'à ce que les vagues lessivent sa carcasse,
Jusqu'à ce que mouettes ne reviennent,
Et que sur le sable rien ne subsista plus
Que le squelette de Nahma.

Chichinguane et le Dieu du fleuve.

Conte du Mozambique.

Où l'on découvre salut, bonheur et prospérité dans le ventre du dieu-poisson.

Le séjour dans le ventre du poisson est peut-être ici l'expression mythique d'un rite de passage destiné aux jeunes filles pubères. Les fillettes ayant surmonté l'épreuve du fleuve et échappé aux ogres avec courage, solidarité et détermination sont jugées dignes d'accéder à une existence de reines, grâce aux bons soins de Chipfalamfula. Poisson magique, ce dernier est également appelé l' "obturateur des fleuves" à cause de sa faculté d'en interrompre le cours, les forçant à s'écouler sous la terre, ce qui provoque la sécheresse. Ses pouvoirs lui permettent aussi d'en accroître le débit et de causer des inondations dans les champs. Sa fonction habituelle est de sauver les noyés et d'aider les enfants. Dans son ventre se trouvent toutes les richesses : cultures florissantes et vaches remplies de lait. Quant aux ogres cannibales et unijambistes, à la fois terrifiants et un peu ridicules, ils sont typiques du sud du pays Bantou. Ce sont des êtres méchants par opposition à Chipfalamfula, qui est un dieu bon. La baguette de celui-ci opère comme le bâton de Moïse, ouvrant un chemin à travers le fleuve et irradiant la lumière dans l'obscurité.

Il était une fois, au Mozambique, un chef de tribu nommé Makenyi. Ce chef avait plusieurs épouses et de nombreuses filles qu'il aimait tendrement, mais il marquait une préférence pour les deux plus jeunes car leur mère était morte prématurément. Comme le temps passait, les autres sœurs devinrent jalouses et décidèrent de se débarrasser des deux petites.

Un beau matin, les filles du chef se présentèrent toutes ensemble sur les berges du grand fleuve pour prélever l'argile qui servirait à bâtir et consolider les murs de leurs huttes. Quand elles arrivèrent près de la rive, la sœur aînée, qui dirigeait la petite troupe, dit à Chichinguane, qui était l'avant-dernière enfant, de descendre au fond de la fosse. Celle-ci descendit tout au fond et se mit à creuser. Elle travaillait dans la boue épaisse, remplissant un panier après l'autre, qu'elle remettait à sa sœur aînée, qui se tenait au sommet. Lorsque tous les paniers furent pleins, les filles s'enfuirent en courant, sans aider Chichinguane à sortir de la fosse. De hauts murs d'argile l'entouraient de toutes parts, sauf du côté où coule le grand fleuve. Bientôt la marée montante fit son chemin jusqu'à l'anfractuosité où elle se trouvait prisonnière, car on était proche de l'estuaire. L'eau s'éleva au-dessus de la taille de la fillette, jusqu'à sa poitrine, puis jusqu'à son cou.

Soudain elle vit une bouche ouverte sous l'eau. Elle sut que c'était Chipfalamfula, car tout le monde au Mozambique connaît cette créature du fleuve, qui ressemble à un poisson et aide tous ceux qui sont bons et gentils. — Viens vite mon enfant, dit le grand poisson, entre dans mon ventre et tu seras en sécurité. Chichinguane rampa dans le ventre du poisson. Elle ne pouvait en croire ses yeux car, à l'intérieur, elle vit de nombreuses autres personnes, et des champs pleins de blé et des arbres chargés de fruits.

Quelques jours plus tard, les filles du chef retournèrent au bord du fleuve transportant sur la tête des pots pour les remplir d'eau. Chichinguane qui observait tout ce qui se passait de la gueule du poisson, vit sa plus jeune sœur se démener en vain, car elle ne pouvait soulever son fardeau tant elle était petite. Les autres l'abandonnèrent en courant, et la fillette s'assit sur la berge pour pleurer.

Chichinguane s'extirpa de la bouche du poisson et nagea jusqu'à la rive. Elle essuya les larmes de sa sœur et posa le pot d'eau sur la tête de l'enfant.

— Rentre avec moi à la maison, plaïda la petite, mais Chichinguane dit :

— Je ne peux pas revenir, et elle lui fit un signe d'adieu.

Ce soir-là, la favorite du chef demanda à la petite dernière, dont elle avait la garde, d'apporter un pot de bière fraîche à son père. La fillette faisait de son mieux mais elle ne pouvait soulever le pot de façon à le placer en équilibre sur sa tête.

— Alors dis-moi un peu comment tu as fait pour apporter de l'eau ce matin ? lui demanda la commère. — Chichinguane m'a aidée, répondit la fillette. Elle

vit à l'intérieur de Chipfalamfula maintenant.

Le lendemain matin, la commère suivit secrètement la petite jusqu'à la berge. Dissimulée derrière un buisson, elle vit Chichinguane – à présent recouverte d'écailles argentées à force de vivre dans l'eau – sortir des flots pour aider sa sœur. Lorsque Chichinguane s'en retourna vers le fleuve pour disparaître, la commère accourut de derrière les buissons et l'embrassa :

– Rentre à la maison, supplia-t-elle.

– Je ne puis, répondit Chichinguane, car je suis un poisson à présent, et je vis sous l'eau, et elle se laissa glisser hors de ses bras.

La commère aurait bien voulu la rejoindre, mais comment vivre dans les profondeurs lorsqu'on n'est pas un poisson ?

Quelques temps plus tard, Chichinguane commença à penser à sa famille avec nostalgie. Elle en parla à Chipfalamfula qui accepta de la laisser repartir avec beaucoup de réticence. Mais comme elle le quittait, il lui tendit une baguette magique.

– Cela t'aidera dans les moments difficiles, lui dit-il.

Quand elle se présenta devant la cabane de sa mère adoptive, ses écailles argentées se détachèrent une par une, et se transformèrent en pièces d'argent. Mais les célébrations qui suivirent ce miracle n'eurent pour résultat que de rendre ses sœurs encore plus envieuses.

Le jour suivant, les filles du chef sortirent pour récolter du bois de chauffage. La fille aînée ordonna aux deux plus petites de monter au sommet d'un grand arbre pour couper les branches mortes. Quand elles eurent grimpé au sommet, les autres filles s'enfuirent à toutes jambes sans se soucier d'elles. Chichinguane et sa sœur, terrifiées, regardèrent vers le sol et virent une famille d'ogres au pied de l'arbre qui manifestaient l'intention de les dévorer, attirés qu'ils étaient par leur bonne odeur appétissante.

Les ogres, qui possédaient des corps humains, mais une seule jambe chacun, commencèrent à s'attaquer au tronc d'arbre à grands coups de hache.

Chichinguane toucha l'arbre de sa baguette magique, et l'arbre, devenu invulnérable, fut vite rétabli tandis que les ogres, fatigués, décidèrent de prendre du repos avec l'idée que, tôt ou tard, les deux fillettes finiraient bien par redescendre. Dès qu'ils furent endormis, les petites descendirent de l'arbre à toute vitesse et se précipitèrent jusqu'à la rive, mais leur fuite réveilla les ogres, qui se mirent à les pourchasser.

Chichinguane toucha l'eau du fleuve avec sa baguette magique.

– Chipfalamfula, cria-t-elle, interrompt le cours du fleuve !

Le fleuve cessa de couler et les deux fillettes franchirent le lit à pied sec. Quand elles furent en sécurité de l'autre côté, Chichinguane dit :

– À présent, laisse déferler le courant, Chipfalamfula.

Et les ogres furent emportés par les eaux grondantes.

Les fillettes voulurent alors retourner au village.

Elles entreprirent de traverser la forêt par le premier chemin venu quand bientôt elles arrivèrent devant la grotte des ogres. Elle était remplie de bijoux et de vêtements précieux, lesquels avaient appartenus à leurs nombreuses victimes, dont les os à présent parsemaient le sol. Les deux sœurs se vêtirent et emportèrent ce qu'elles purent, puis s'éloignèrent à la hâte de crainte que les ogres qui n'avaient pas péri dans la rivière ne soient bientôt de retour.

Terrifiées, elles coururent sans relâche jusqu'au moment où elle se rendirent compte qu'elles étaient complètement perdues.

Comme le ciel s'obscurcissait avec la nuit tombante, Chichinguane dressa son bâton à bout de bras et implora Chipfalamfula de les guider vers un refuge où elles seraient en sécurité.

Le dieu du fleuve entendit sa prière et soudain le bâton qu'elle tenait à la main s'illumina, rayonnant d'une vive lumière, ce qui permit aux deux sœurs de traverser la forêt.

Avant longtemps elles débouchèrent sur une vaste clairière et aperçurent en son milieu un palais magnifique protégé par une haute muraille et de nombreux gardes. Les voyant s'approcher en pleine nuit, le bâton lumineux et resplendissant à la main, les gardes saluèrent les jeunes filles avec déférence car elles présentaient l'apparence d'importantes princesses vêtues de leurs plus beaux atours. Ils étaient très excités, car ils savaient que le roi, qui avait deux fils à marier, avait prié Chipfalamfula de lui envoyer deux prétendantes. Ils invitèrent les fillettes à entrer, leur offrirent un repas et une chambre où dormir.

— Deux jeunes princesses nous arrivent d'un pays étranger, annoncèrent fièrement les gardes le lendemain. Vos souhaits sont exaucés, Majesté !

Le roi accueillit les fillettes avec bienveillance, puis les adopta comme ses propres enfants, et c'est ainsi que Chipfalamfula procura aux deux petites filles une vie de bonheur.

Un Jonas moderne.

Journal des débats, article d'Henri de Parville du 12 mars 1896.

Quand la réalité falsifiée rejoint le mythe, ou comment l'approche littérale des textes sacrés conduit à une mystification.

Depuis 1891, date de sa première publication dans un journal local anglais, l'histoire de James Bartley a été reprise des dizaines de fois dans la grande presse internationale, dans de nombreux livres et parutions, et jusque dans des revues à vocation scientifique, tant aux États-Unis, qu'en Angleterre

ou en France. Le 12 mars 1896, le réputé Journal des débats politiques et littéraires publie à son tour le récit de cette aventure dans sa rubrique intitulée "Revue des sciences", sous la signature de son rédacteur scientifique, Henri de Parville. Célèbre journaliste et vulgarisateur, ce dernier devait laisser son nom à un prix quadriennal destiné à récompenser des travaux d'épistémologie, encore décerné de nos jours par l'Institut de France. Dans cet article, malgré quelques prudentes réserves et l'expression d'un humour distancié, Henri de Parville trouve, dans ce fait divers qui se serait déroulé "dans les parages des Malouines", de la vraisemblance à l'histoire biblique de Jonas. Les informations dont il fait état procèdent toutefois d'un faux témoignage, sans doute forgé de toutes pièces par James Bartley lui-même afin d'abuser le public, comme l'a démontré récemment un universitaire américain, le professeur Edward B. Davis, dans une étude convaincante (*A Whale of Faith*, 1991). L'extraordinaire fortune de ce faux est due à la faveur d'un certain milieu chrétien et conservateur, qui voulait y voir la preuve qu'on pouvait comprendre la Bible dans sa littéralité et ajouter foi à ses miracles. Ces fondamentalistes cherchaient à donner de nouvelles raisons de croire et à renforcer la foi en l'Évangile en déboulonnant les critiques des scientifiques athées comme des théologiens apostats. Et quelle meilleure façon pour ce faire que d'utiliser des preuves "scientifiques" comme armes contre les médisants ?

*Et les matelots prirent Jonas et ils le jetèrent à la mer,
Et la mer apaisait sa furie.
Et le seigneur prépara un grand cétacé afin qu'il engloutit Jonas
Et Jonas fut dans le ventre du cétacé pendant trois jours et trois nuits.
Et Jonas pria le seigneur, son dieu, dans le ventre du cétacé vivant...
Et le seigneur parla au poisson... et il jeta Jonas sur la terre.*

Ainsi parle la Bible. On a beaucoup écrit sur l'aventure du prophète Jonas. Les sceptiques irrévérencieux la traitèrent de fable. Les bien-pensants admirent qu'il s'agissait d'une allégorie.

Jamais on n'avait entendu parler d'un homme englouti par un monstre marin et rejeté vivant après quelques jours d'une hospitalité aussi invraisemblable ! D'ailleurs une baleine, disait on, ne saurait avaler un homme. Le gosier de la baleine est beaucoup trop étroit pour livrer passage à une pièce de cette dimension.

Ce n'est pas exact, comme nous le verrons ; en tous cas, le texte sacré ne parle pas du tout d'une baleine mais d'un gros poisson *-pisces grandem-*, ce qui peut s'appliquer tout autant à un marsouin, qu'à un cachalot, monstres marins qui se rencontrent encore dans la méditerranée.

Eh bien ! Fable tant qu'on voudra, mais il n'y aurait rien que de très plausible à admettre que le prophète Jonas ait tout de même vécu un certain temps dans le ventre d'une baleine. J'ai déjà fait remarquer que des poulpes

gigantesques de 2 mètres de développement avaient été avalés sans façon par des cachalots de 13 mètres de long. Le cachalot du prince de Monaco, en mourant, a rendu à la liberté des débris énormes de céphalopode dont le poids total s'éleva à une centaine de kilogrammes. Jonas, en son temps, ne devait pas peser plus que cela. Mais voici qui vaut la peine d'être mentionné. M. P. Courbet a retrouvé dans les journaux anglais de 1891 l'histoire très véridique, paraît-il, d'un homme en chair et en os, englouti par une baleine et retrouvé quelques heures après à l'intérieur du cétacé. Ce n'était pas Jonas assurément, mais cet anglais eut mérité de l'être. Entre son histoire et celle du prophète, il n'existe réellement que des différences insignifiantes.

Au mois de février 1891, raconte M. Courbet, le baleinier Star-of-the-East, se trouvant dans les parages des malouines, détacha deux baleinières armées d'un certain nombre de pêcheurs pour rejoindre un superbe cétacé que l'on apercevait à quelque distance. L'énorme bête fut harponnée et blessée à mort. Pendant qu'elle se tordait dans les dernières convulsions, une baleinière fut atteinte d'un coup de queue et chavira. Les matelots qui la montaient tombèrent à l'eau. Tous, sauf deux, furent repêchés par les autres embarcations. On recueillit le corps d'un des naufragés ; on ne put retrouver l'autre.

Le disparu s'appelait James Bartley.

Lorsque le grand cétacé eut cessé de se débattre et que l'on eut acquis la certitude qu'il était bien mort, on le hissa à bord du baleinier et l'on se mit à le dépecer. Une journée et une nuit furent consacrées à cette opération. Enfin, on ouvrit l'estomac. Stupéfaction ! Dans l'estomac, couché comme dans une baignoire, se trouvait le camarade disparu : James Bartley !

Il était évanoui mais bien vivant ! Il était là depuis plus de trente-six heures ! On le porta tout gluant sur hamac, on le frictionna et l'on parvint à le réanimer, ce qui n'alla pas tout seul. Bien mieux, le nouveau Jonas fut pendant plusieurs jours en proie à des accès de folie furieuse et il fut impossible de le faire parler. Enfin, au bout de trois semaines, Bartley recouvrit la raison. Naturellement on lui demanda ce qu'il avait éprouvé dans le ventre de la baleine.

— Je me souviens très bien dit-il, du moment où la baleine m'a lancé en l'air. Je retombais et je fus englouti. Je me suis senti glisser dans un étui doux et uni dont les contractions m'obligeaient bon gré mal gré à descendre de plus en plus bas. Cette sensation n'a duré qu'un instant puis je me suis trouvé dans un sac très large et plein d'obscurité. En tâtant autour de moi, j'ai compris que j'avais été avalé par la baleine et que j'étais dans son estomac.

Je pouvais cependant respirer quoique difficilement. Seulement, j'éprouvais une impression de chaleur insupportable et il me semblait que j'allais être bouilli tout vivant. L'horrible pensée que j'étais condamné à périr dans le ventre de la baleine me torturait ; cependant, j'avais conservé toutes mes idées et j'avais la notion du silence effroyable qui m'entourait. Je ne pouvais me

soulever ni crier, je brûlais. Enfin, je perdis conscience..."

Cette aventure extraordinaire est affirmée par les marins et par le capitaine du Star-of-the-East. Il paraît que James Bartley était connu pour un des pêcheurs de baleines les plus hardis et par son caractère entreprenant. Les émotions qu'il ressentit dans l'estomac de la baleine ont été si violentes qu'on a dû le mettre au retour de la campagne dans un hôpital de Londres. Toutefois, son état de santé général n'a pas été altéré par l'accident. Sa peau seule reste comme tannée par suite sans doute de l'action du suc gastrique du cétacé.

Le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Cette fois surtout ; toutefois le capitaine de la baleinière anglaise est, affirme-t-on, digne de foi. Il a même ajouté que les cas où les cétacés en furie avalent les hommes ne sont pas si rares qu'on le pense. Seulement, c'est la première fois qu'il a vu la victime sortir vivante de cette redoutable épreuve. Je ne me permettrai pas de nier la réalité de l'aventure ; mais j'aurais été bien plus convaincu, si, à l'appui de cette histoire, on avait fourni des certificats d'authenticité signés du consul et de toutes les autorités possibles. N'importe : après cet exemple tout moderne, après le cachalot du prince de Monaco, je finis par croire, ce soir entre dix heures et onze heures que Jonas est bien sorti vivant de la baleine !